

ARTHUR MEYER

Directeur

## RÉDACTION

DE QUATRE HEURES DU SOIR A UNE HEURE DU MATIN  
2, rue Drouot, 2  
(Angle des boulevards Montmartre et des Italiens)

## ABONNEMENTS

Paris et départements  
Un mois..... 3 fr. 50 | Six mois..... 18 fr.  
Trois mois..... 9 fr. | Un an..... 36 fr.

Etranger  
Trois mois (Union postale)..... 18 fr.

TÉLÉPHONE: Trois lignes: 102.37 — 209.00 — 312.21

Lire à la troisième page:

## DÉPÊCHES DE LA DERNIÈRE HEURE

## Tel Père, tel Fils

1756 - 1914

Lorsque Guillaume II, pour trouver une excuse à la violation par ses armées du territoire neutre de la Belgique, força les portes des Archives de Bruxelles et s'empara des documents dont il prétendait faire état devant le monde, il suivait un exemple célèbre dans l'histoire de sa maison: c'est, en effet, au roi de Prusse, depuis deux siècles qu'ils règnent, les Hohenzollern ont usé des mêmes procédés et ont traité le droit des gens avec la même déshonneur. Toutefois, l'Empereur allemand, s'il fallait annoncer et tromper sa découverte, n'avait eu aucun motif à faire, car il tenait, par un principal intérêt, la certitude que l'attaché militaire anglais à Bruxelles avait eu avec un ministre belge une conversation sur l'éventualité de la violation de la neutralité de la Belgique: le roi Albert lui-même en avait instruit l'attaché militaire allemand. Guillaume, par un principal intérêt, la certitude que l'attaché militaire anglais à Bruxelles avait eu avec un ministre belge une conversation sur l'éventualité de la violation de la neutralité de la Belgique: le roi Albert lui-même en avait instruit l'attaché militaire allemand.

Qu'il croit trouver autre chose, c'est vraisemblable; mais il ne l'a point trouvé. Par là lui a manqué l'espèce de justification qu'aurait fournie la preuve d'une entente, fût-elle cent fois justifiée, en vue de repousser une invasion possible sinon probable.

C'est la seule différence l'acte de cambriolage qu'il a commis de celui qu'avait accompli son arrière-grand-oncle Frédéric II et qui a valu à celui-ci le surnom de « Mandrin couronné ».

L'impératrice Marie-Thérèse ne pouvait manquer de regretter la Silesie, qu'elle avait dû céder au roi de Prusse par le traité de 1763. Aussi avait-elle formé des alliances avec la Russie en vue de la recouvrer et surtout de s'opposer aux progrès d'une puissance dont « la guerre était l'industrie ». Elle avait fait des ouvertures à la Prusse, qui avait tout lieu de supposer, sans qu'elle eût pu le deviner, que son ancienne entente avec la Prusse était rompue, moyennant que l'Angleterre eût eu égard à ses subsides qu'elle payait.

Craignant fortement que ses Etats ne tentassent l'élécteur de Brandebourg, roi de Prusse, l'élécteur de Saxe, roi de Pologne, négocia avec ses puissants voisins des arrangements éventuels pour le cas où Frédéric II donnerait lieu à une guerre, et pour ce cas seulement.

S'étant mis d'accord avec l'Angleterre alors en guerre avec la France, Frédéric était tenu, par un contrat, par un contrat, de lui garder le secret de Saxe, des dépêches échangées entre les Cours de Dresde, de Pétersbourg et de Vienne; il savait par le ministre anglais à Pétersbourg, que renseignait la Grande-Duchesse Catherine, ce que méditait l'impératrice Elisabeth, de quelles forces elle disposait et quand elle comptait en faire usage.

Il put donc choisir son moment propice: seules, les troupes autrichiennes à peu près prêtes se concentraient en Bohême. Frédéric demanda des explications et, sans les attendre, il se jeta en Saxe sans déclarer la guerre, sans laisser aucun prétexte, mais en déclarant qu'il était déclaré à la neutralité, et uniquement parce que, au point de vue stratégique comme au point de vue de l'alimentation de ses troupes, cela était commode et utile.

Alors Auguste III envoya au devant des Prussiens un corps de troupes, mais sans explications. Frédéric comme l'élécteur d'incorporer ses troupes dans l'armée prussienne: « Grand Dieu, répond l'envoyé, pareille chose est sans exemple dans le monde ! »

Croyez-vous, monsieur ? répliqua le Roi: je pense qu'il y en a eu, et que n'y en avait pas, je ne sais si vous savez que le roi de Prusse était original. Enfin tel est ma condition. Il faut que la Saxe coure la même fortune et la même risque que mes Etats. Si je suis heureux, le roi de Pologne sera dédommagé de la guerre, sans laisser aucun prétexte, mais en déclarant qu'il était déclaré à la neutralité, et uniquement parce que, au point de vue stratégique comme au point de vue de l'alimentation de ses troupes, cela était commode et utile.

Restait à trouver le prétexte qui permettrait d'accuser la Cour de Dresde de machinations tréboussées. Pour ce faire, l'élécteur de Saxe, son chancelier, Frédéric avait en mains les copies des traités conclus par la Saxe et des dépêches échangées entre le ministre et ses agents, mais cela valait ce qu'il l'avait payé — beaucoup comme renseignement, rien pour l'authenticité. Pour produire l'effet voulu, il lui fallait les originaux, car il ne voulait pas s'exposer, a-t-il dit, à publier des copies que « les Saxons auraient taxés de pièces supposées et forgées à plaisir ». Dès son arrivée à Dresde, où la Reine était restée durant que le Roi et l'armée se retirèrent à Königsberg, il se mit à la recherche des originaux dans les archives et ne trouva rien. On pensa que la Reine avait mis ces papiers en sûreté ? La reine — l'éléctrice de Saxe, reine de Pologne — née archiduchesse d'Autriche, était la fille aînée de l'empereur Joseph Ier, la mère de la dauphine de France, c'était une Princesse d'une tenue admirable, respectée de l'Europe entière et digne d'un tel respect. Frédéric la fit garder à vue dans son palais; il apprit ainsi que dans sa chambre à coucher, elle avait une caisse à laquelle elle semblait tenir singulièrement. Il soupçonna aussitôt que cette caisse contenait des documents désirés. Il envoya un officier les réclamer; la Reine refusa et pour empêcher qu'on s'en emparât, elle s'assit sur la caisse, persuadée qu'on n'oserait point porter la main sur elle. On l'osa et vint comme Frédéric atténué ces violences dans la Reine mourut, un an plus tard: « On eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse et de ne point se raidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue ».

Frédéric II s'empressa de publier les pièces dont il avait acquis ainsi les originaux, sous le titre: *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne et de Saxe et sur leurs desseins dangereux contre Sa Majesté le roi de Prusse, avec les pièces originales et justificatives*. Comme il avait organisé sa presse avec un soin et une habileté infinis, et qu'il avait pris à son service une agence dont l'influence était considérable et qui excellait aux fausses nouvelles, l'effet fut immense. Tous les philosophes s'attendrissaient sur l'infortuné roi de Prusse, victime de machinations coupables. Telle est encore, après cent soixante ans, l'empire qu'ils ont sur l'opinion que la plupart des historiens français ont passé sous silence cet épisode significatif et que quelques-uns l'ont justifié par les arguments mêmes de Frédéric.

Pourtant M. de Lemberg, le plus connu des diplomates allemands, qui aient vécu en Prusse, n'hésitait pas à dire, dans un mémoire lu en 1787, à l'Académie de Berlin, que

« ces projets n'étaient qu'éventuels et supposaient la condition que le roi de Prusse donnait lieu à une guerre, et qu'il était très possible que ces projets n'eussent jamais été exécutés ».

La conduite de Frédéric II vis-à-vis de la reine de Pologne fut complétée par sa conduite vis-à-vis des soldats saxons. Ayant amené, par la famine, les 170.000 hommes de l'armée d'Auguste III à capituler, il prétendit contraindre les officiers à entrer à son service et leur proposa un grade supérieur: tous refusèrent; il força alors les soldats à lui prêter serment; il les fit déshabiller, revêtir d'uniformes prussiens, et incorporer. Et il trouva encore des apologistes chez les philosophes à ses gages: à Berlin, à Fribourg et à Paris, on déclara cet acte de brigandage extrêmement spirituel et si, à la Cour, on le tint, c'est que devant les outrages faits à sa mère et à son pays, la Dauphine était tombée gravement malade.

Parlons un peu de la Saxe, qu'on lise Belgique: les procédés de 1756 sont les procédés de 1914; les doctrines sont pareilles; l'infamie est semblable; mais à présent nous savons la juger; il n'y a plus de répliques dans les pays alliés et ceux même qui opèrent chez les neutres n'ont point fait l'apologie des crimes: ils les dénoncent, ils les dénoncent, ils les dénoncent. Il ne s'en trouve plus que les vantes. Espérons que si, désormais, des Français écrivent l'histoire de la guerre de Sept Ans, ils ne feront plus d'une averse le récit de l'invasion de la Saxe. Ils se souviendront de la Belgique outragée et violée; ils rapprocheront les faits, ils mettront à nu l'âme des Hohenzollern, tous jours pareille dans la violence, la perfidie, la brutalité, le mépris du droit des nations, toujours pareille dans les procédés d'espionnage, de préparation de la guerre, de cuisinage de l'opinion.

Cela, il est vrai, s'oublie vite. Témoign 70. Frédéric Masson de l'Académie française

## LA SITUATION MILITAIRE

L'accalmie constatée dans les opérations depuis quelques jours ne s'explique pas par nos progrès. Si l'on veut se reporter aux communiqués des trois dernières journées, on figure, à deux reprises, la formule « rien à signaler », on se convaincra qu'en réalité il n'en est aucune qui ne compte au moins un succès (travaux de mine menés à bonne fin, attaque repoussée, prise d'un village, enlèvement de tranchées et presque toujours un progrès).

Notre situation n'a donc pas cessé de s'améliorer, malgré les affirmations contraires des Allemands; un de leurs derniers communiqués mensongers nous représente comme ayant essayé un double échec au bois Le-Prêtre, alors que, précisément sur ce point, l'assaut de notre offensive nous a valu une sérieuse avance.

En Argonne orientale (entre Airc et Meuse), nous avons pris pied, au nord-ouest de Vauquois, dans un ouvrage ennemi; le communiqué n'indique pas la situation de cet ouvrage; on peut supposer qu'il se trouve sur la rive gauche de la Meuse, descendant sur le ruisseau de Cheppy; quoi qu'il en soit, nous faisons un pas de plus vers le nord.

Au sud-est de Saint-Mihiel, à quatre kilomètres environ du fort du Camp des Romains, le bois d'Ailly a marqué jusqu'à présent le point le plus avancé du front de l'ennemi sur la Meuse; l'enlèvement de trois lignes de tranchées dans ce bois, opération au cours de laquelle des prisonniers et du matériel sont tombés entre nos mains, fait remonter notre front vers le nord-est, dans la direction du village de Heudicourt (à la lisière des Hauts-de-Meuse), occupé par nous à la fin de mars, et depuis, nous avons complètement réussi, en progressant au bois Brûlé, à l'est de celui d'Ailly.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, en prenant pied dans l'organisation ennemie au nord-est de Régniville, nous avons amorcé notre avance.

Ce progrès, et celui que nous avons réalisé au bois d'Ailly et au bois Brûlé, sont concomitants; ils tendent à relever notre front vers le nord, entre Meuse et Moselle.

Le communiqué du 6 (trois heures) contient des données intéressantes sur le nombre des officiers allemands tués, blessés et disparus, la date du 15 mars; nous trouverons bientôt l'occasion de les commenter.

Général Bourrelly

Deux notes diplomatiques, qui empruntent aux événements les motifs d'un intérêt particulier, nous fixent sur deux attitudes qu'il importait de préciser: celle des Etats-Unis à l'égard des mesures adoptées par l'Angleterre et la France à la suite des actes de piraterie de l'Allemagne; celle de la Bulgarie vis-à-vis des incidents de frontière bulgareserbes.

La note américaine produira, sans nul doute, une impression excellente auprès des gouvernements de la Triple-Entente. Ceci ne veut pas dire qu'elle soit entièrement favorable à la ligne anglo-française relativement aux représailles que les deux nations ont en droit d'exercer contre le commerce allemand: elle souhaite, au contraire, que des modifications soient apportées aux mesures édictées par l'Ambassade britannique d'accord avec le cabinet de Paris.

Elle déclare notamment, en ce qui concerne la « note en conseil » du 15 mars, que lorsque les dispositions qui y sont indiquées seraient effectivement mises à exécution dans les formes stipulées, cette note constituerait une revendication pratique des droits illimités des belligérants sur le commerce des neutres dans toute l'étendue de l'Europe, et un déni presque absolu de la neutralité des pays alliés.

La note expose ensuite longuement les droits des neutres, en citant par exemple les règles fixées par la déclaration de Paris de 1856, qui dit que « les vaisseaux libres font les marchandises libres ».

Ce qu'il y a de nouveau, ce qui constitue, d'après le gouvernement de Washington, un fait sans précédent dans le blocus actuel, c'est qu'il comprend les ports et les côtes neutres, en en défendant l'accès et en rendant tous les vaisseaux neutres qui cherchent à s'en approcher sujets aux mêmes soupçons dont ils seraient l'objet s'ils faisaient route pour des ports ennemis.

Le président Wilson formule en somme des critiques de principe et exprime les réserves que son d'usage en pareille circonstance. Il plaide, par ailleurs, la cause du commerce américain et, comme il fallait s'y attendre, cherche à lui assurer les compensations aux

quelles il pourrait avoir droit à la suite des entraves que le blocus apporterait éventuellement à son activité.

Nous ne devons toutefois ni nous étonner, ni nous offusquer de ces revendications qu'imposent, en quelques sortes, aux Etats-Unis, de Washington le souci d'assurer la liberté du trafic maritime, qui est la base essentielle de la prospérité du pays. Nous devons simplement rappeler aux Etats-Unis que, si nous avons été amenés à adopter des mesures plus sévères que nous ne l'aurions désiré, c'est que l'Allemagne nous y a contraints par les procédés incalifiables auxquels elle a eu recours dans l'espoir de paralyser le commerce anglo-français avec l'Amérique.

Le ton extrêmement amical de la note de Washington atteste, au reste, que l'Amérique apprécie pleinement les difficultés de notre situation et les nécessités qu'elles imposent. Il comprendra dès lors, nous en sommes certains, donner toutes les satisfactions qu'il réclame.

La réponse du gouvernement bulgare à la demande d'explications que lui avait adressée la Serbie au sujet des incidents de frontière a été remise hier au ministre de Serbie à Sofia par M. Radoslawof. Elle commence par fournir une version nouvelle et quelque peu inattendue des événements qui se sont produits sur la rive droite du Vardar. Il paraîtrait que les populations turques de la région de Valandovo et d'Oudovo se seraient révoltées à la suite des mauvais traitements que leur auraient infligés les autorités serbes et qu'elles se seraient réfugiées sur le territoire bulgare après avoir massacré les gendarmes et mis le feu aux postes serbes.

Les postes bulgares, loin d'attaquer les troupes serbes, auraient au contraire protégé les postes serbes contre les tentatives des Turcs en vue de les détruire.

Bref, d'après l'explication bulgare, il s'agit d'un affaire intérieure à laquelle les Etats-Unis seraient totalement étrangers. Quant à l'attitude du gouvernement de Sofia, elle se résume ainsi: il a accordé asile aux réfugiés turcs parce qu'il n'a point le droit de le leur refuser; il n'a point défendu, dans la mesure où la chose lui était possible, les postes serbes abandonnés. Il prie instamment le gouvernement de Belgrade de recommander à ses troupes de ne point, au cours de la répression de la révolte, violer le territoire bulgare, comme il le pourrait y être amené, et cela afin d'éviter des incidents et des conséquences pourraient être très graves.

Cette version s'accorde-t-elle avec les conclusions de l'enquête serbe? Nous l'ignorons. Nous n'en retenirons que ce fait indéniable: les provocateurs sont des Turcs qui sont eux-mêmes les alliés de l'Autriche et de l'Allemagne. Cette révolte, que rien ne justifiait, — car nul ne sera dupe du prétexte invoqué — a donc été fomentée par Vienne et Berlin dans le but évident de susciter une tension entre la Serbie et la Bulgarie. C'est ce qu'il fallait démontrer.

R. d'A.

« Il s'agit maintenant de protéger nos foyers », dit un journal de Berlin

Un écrivain réputé d'Allemagne, M. Paul Michaelis, publie dans le *Berliner Tageblatt* un article dans lequel — c'est la première fois — le fait se trouve exposé avec une sincérité — il montre combien est grave la situation actuelle de l'empire germanique: « Aujourd'hui, écrit le journaliste allemand, nous ne voyons qu'une chose: c'est combien il est difficile pour nous de conserver notre liberté et notre indépendance nationale. Bien des personnes ont trop facilement tendance à critiquer nos ennemis, car nous sommes maintenant devenus plus modestes et il est désormais évident pour nous que ce sera seulement au prix des plus grands sacrifices que nous pourrions nous en débarrasser — tout en nous en débarrassant ».

Tous ont abandonné, depuis longtemps, l'espoir qu'environnerait et demain l'esprit allemand puisse guérir le monde. Il a fallu que nous soyons convaincus contre notre gré et que les faits inexorables nous obligent à percevoir qu'il ne s'agit pas de réaliser une politique mondiale fantaisiste, mais, en tout cas, notre but doit être d'assurer notre existence nationale le plus longtemps possible.

Moins net, sans doute, le Kaiser lui-même a perdu le ton du début. Au telegramme que le chancelier lui avait adressé lors des fêtes de Bismarck, il a répondu en exprimant l'espoir que l'esprit de concorde continuera à régner en Allemagne pour la conquête d'une paix qui permettra de couronner l'œuvre du premier chancelier.

Esprit, il n'en est plus question. Quel changement depuis six mois ! Les vassaux du Kaiser ne sont pas plus enthousiastes que leur maître. L'agence Wolff raconte que le prince héritier de Bavière, recevant sur le front l'écrivain Ludwig Ganghofer, lui a déclaré que la population civile bavaroise ne devait pas s'abandonner trop à l'esprit critique puisque le moral des troupes restait bon.

LES OPERATIONS RUSSES

Les Autrichiens sont-ils à la veille d'un désastre? — Leurs armées seraient actuellement en retraite, sinon en déroute

Les armées austro-hongroises seraient-elles à la veille d'un nouveau désastre, d'un désastre plus cruel encore que tous ceux qu'elles ont déjà subis? Les informations relatives aux événements qui se déroulent dans les Carpathes, de quelque source qu'elles nous arrivent, sont de plus en plus mauvaises pour l'allié de l'Allemagne.

Le télégramme de Vienne, publié par le journal italien la Tribuna, dit qu'une bataille acharnée se déroule samedi, dans le comitat de Saros, en territoire hongrois; le télégramme ajoute que, suivant des renseignements de source officielle, toute l'armée austro-hongroise occupant le front des Carpathes, de Dukla à Epéria, serait en pleine déroute; les troupes bavaroises envoyées en renfort ont mal tenu, et les pertes du vaincu sont telles que, dans la seule journée de dimanche, il a eu plus de 15.000 hommes hors de combat.

En attendant la confirmation de cette grosse nouvelle, constatons que le communiqué russe, toujours soigneusement rédigé, continue à nous apporter des renseignements favorables. Il constate, notamment, que sur le front autrichien, dans la journée de samedi, près de 5.000 Autrichiens, dont de nombreux officiers, ont été faits prisonniers.

Tout témoigne d'une désorganisation grandissante chez l'ennemi et d'une démolition telle que les hommes, chaque jour, se rendent par milliers. Les difficultés que rencontrent les Autrichiens dépassent toute idée; le correspondant de guerre d'un journal de Vienne écrit, notamment, qu'il est impossible de faire arriver des vivres, des canons et des munitions sur les pentes escarpées des Carpathes, toutes couvertes de neige ou de glace.

Le dernier communiqué autrichien se borne à dire que de violents combats continuent sur divers points du front. Et c'est tout. Pas un mot de ce qui se passe dans la région d'Ujok, non plus que dans la région de Dukla. On est de mieux en mieux renseigné à Vienne et à Budapest.

Communiqué russe

Communiqué du grand état-major russe, du 5 avril: Sur le front à l'ouest du Niemen, le 4 avril, nos troupes ont continué à progresser avec succès sur certains points. Dans les Carpathes, dans la nuit du 3 avril, un combat acharné a eu lieu, un combat acharné d'artillerie et à l'arme blanche a été livré au nord de Bartfeld; nous avons fait prisonniers sur ce point 20 officiers et plus de 1.300 hommes, et nous nous sommes emparés de 3 mitrailleuses.

En même temps, nous continuons à progresser

Communiqué allemand

Communiqué allemand du 5 avril: Les Belges ont essayé de diriger des renforts sur Drieghten qui est entre nos mains depuis le 3 avril, mais quelques minutes sur la bordure septentrionale, ils ont été repoussés par le feu de notre artillerie.

Notre artillerie a également empêché les Français d'attaquer en Argnone. De fortes attaques de l'ennemi contre nos positions à l'ouest de Bourvelles et au sud de Varennes ont échoué près de nos fils de fer barbelés.

Les attaques de l'infanterie française à l'ouest de Pont-à-Mousson n'ont pas eu de succès; nous avons gagné, au contraire, du terrain grâce à l'explosion de plusieurs mines au bois Le-Prêtre.

VON HINDENBURG SUR LE FRONT FRANCO-BELGE

Plusieurs journaux, notamment des journaux suisses, annoncent que le maréchal von Hindenburg, au commandement de l'armée allemande sur le front russe, pour prendre la direction des opérations sur le front franco-belge.

Cette nouvelle a été déjà publiée, il y a quelques semaines. Il est douteux qu'elle soit plus exacte aujourd'hui qu'à l'époque où elle fut donnée pour la première fois.

Les pertes allemandes

Les listes des pertes publiées jusqu'ici par les autorités allemandes montrent combien le corps d'officiers a été éprouvé. On relève, dans ces listes, les chiffres suivants, qui sont relatifs aux effectifs dits de paix (officiers de l'active, de la réserve et de la landwehr): 480 généraux: 43 tués, 57 blessés ou disparus; 33.151 officiers d'infanterie: 8.604 tués, 18.149 blessés ou disparus; 463 officiers de cavalerie: 365 tués, 881 blessés ou disparus; 12.108 officiers d'artillerie: 912 tués, 2.264 blessés ou disparus.

Soit au total, sur 52.805 officiers, de 9.925 tués et 24.225 disparus.

Le total des pertes allemandes en officiers dépasse donc sensiblement la moitié de leur effectif. Ajoutons que les pertes indiquées ci-dessus sont antérieures au 15 mars.

D'autre part, cinq nouvelles listes de pertes prussiennes viennent d'être publiées. La dernière contient les noms de 31.715 officiers ou soldats, tués, blessés ou manquants. D'après les listes publiées jusqu'ici, les pertes prussiennes atteignent le total de 1.133.091. La plupart des soldats tués ou blessés contenus dans la dernière liste publiée ont été atteints dans les combats en Prusse orientale et en Pologne en février. La dernière liste contient en outre le nom de 6 aviateurs tués, de 4 manquants et 2 blessés.

avec succès sur le front qui s'étend entre Mésopotamie et Oujok.

Dans cette région, nous avons pris, au cours de la journée écoulée, 25 officiers et plus de 2.000 hommes, et nous avons saisi 3 canons.

Ayant occupé la gare de Tsina, nous avons pris plusieurs locomotives, des wagons, un grand dépôt de munitions et une partie des colonnes de ravitaillement.

Au nord de Cernovitz, les 3 et 4 avril, un combat acharné a été livré dans la région du village d'Okna, où les Autrichiens nous ont abandonné plus de 1.000 prisonniers.

Dans les autres secteurs de notre front, la situation est sans modification caractéristique.

Les terribles Carpathes

Le correspondant du Times à Lemberg fait un tableau saisissant des difficultés que les Russes rencontrent dans leur marche à travers les Carpathes:

« Les passes, dit ce correspondant, toutes très fortes, naturellement, et encore de renforcées par les derniers principes de la science militaire sans doute suivant les avis et sous la direction d'officiers de génie allemands. Dans beaucoup d'endroits, il y a trois ou quatre lignes de tranchées sur la crête des collines, dont les pentes sont si rapides que l'ascension en est à peu près impossible ».

Les pentes sont recouvertes de fils de fer barbelés qui, peints en blanc, se confondent avec la neige et sont à peu près invisibles. Malgré tous ces obstacles, les Russes ont lentement, mais sûrement, pris possession de ces positions formidables, défendues par des forces austro-hongroises réellement considérables, escadant les hauteurs recouvertes d'une couche de neige de plusieurs pieds d'épaisseur et culbutant littéralement les ennemis à la baïonnette.

L'entreprise était rendue extrêmement difficile par l'altitude, la neige et le froid terrible, mais une position n'est imprévisible pour l'infanterie russe, qui est en train de couvrir de gloire.

DES MONTAGNES DE CADAVRES

Des officiers et des médecins, venus par Paques à Pétersbourg, racontent qu'en Galicie, constatant, à la suite de la fonte des neiges, que de nombreuses prémisses de terrain, que les troupes prenaient pour des collines, étaient des amoncellements de cadavres autrichiens tombés devant les positions russes.

Un amoncellement de ce genre, dans la région de Kozoukva, a près de 10 mètres de hauteur.

UN GENERAL EN CHEF DISGRACIE

Une information de Vienne annonce officiellement que l'Empereur a accepté la demande de mise à la retraite formulée par le général Schenwa, pour des raisons de santé.

Le général Schenwa, qui est d'état-major avant le général Conrad de Hotzendorf; au début de la guerre, il obtint le commandement d'un corps d'armée dans le nord; sa mise à la retraite est due à certains échecs graves subis par l'armée autrichienne et attribués à l'impéritie du général.

EN BELGIQUE

Les opérations militaires

On assure que les Allemands se préparent à franchir le territoire sur la rive est de l'Escaut, dans la zone des fortifications d'Anvers, avec l'intention de prévenir une attaque contre cette côte, tout en gardant le minimum d'hommes nécessaires à sa défense.

Les digues seraient déjà percées sur plusieurs points de la rive est de l'Escaut, les bas-fonds seraient l'œuvre de la mer dans quelques minutes.

Cependant, on ajoute qu'avant d'entreprendre l'opération d'inondation à exécution, les Allemands attendraient d'avoir terminé leurs mouvements de troupes. Ces inondations seraient un véritable désastre agricole pour cette région.

Les foudres de la presse allemande ne sont nulles. Nous emprunterons aujourd'hui à nos amis, le récent confrère Gérard Harry, le récit d'une récente et émouvante cérémonie qui vient d'être célébrée au point de vue de la défense de la Belgique, et qui doit être considérée comme le prélude du départ pour le front, des jeunes et des vaillantes recrues belges.

C'est sur la place d'une petite ville pavée et joliment décorée de portraits du roi Albert, que la revue des jeunes troupes a été passée par les généraux belges et français de la région, accompagnés du préfet du département.

L'apparition du drapeau français, porté par un officier supérieur, entouré de soldats français récemment levés, et suivi d'un tricolore belge qu'escortaient de vieux combattants de 1870, presque tous infirmes, a causé une indicible émotion.

De vibrants discours, prononcés du haut d'une estrade, à la gloire de la Belgique et de son roi, ont été prononcés des paroles aux jeunes soldats. C'est aux mains de la Maréchal, que le drapeau belge a été remis par les recrues à leur colonel qui, d'une voix tremblante de ferveur, a crié:

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, jurez de mourir, s'il le faut, pour l'émancipation nationale, pour la victoire ou la mort; jurez de rester fidèles à ce drapeau ! »

Et, soulignée d'une éclatante Brabançonne, une clameur enthousiaste d'adhésion a jailli des rangs. Le défilé du nouveau régiment belge, scandé par l'Entre Sambre-et-Meuse et acclamé aux cris de: « Vive la Belgique ! Vive la France ! », a valu aux soldats débutants ce précieux éloge du doyen des généraux français présents:

« Au cours de mes quarante ans de carrière militaire, je n'ai vu formation si parfaite, une telle précision de mouvements, une si belle impatience de courir au combat ! »

Envahisseurs et envahis

Malgré l'occupation allemande qui pèse lourdement sur eux, le moral des Belges est toujours admirable. Un neutre ami des alliés, qui vient de passer quelques jours à Bruxelles, a fait avec plaisir cette constatation: la constataction. C'est ainsi qu'il a vu les garçons, dans les cafés, refuser dédaigneusement les pourboires des officiers allemands. A chaque instant, éclatent des incidents qui sont autant de leçons que la fierté et la finesse belges donnent aux envahisseurs.

En voici un: sur la plate-forme d'un tramway, un officier allemand demande du feu à un jeune homme qui fume. Le Belge hésite, puis, sans un mot, tend sa cigarette à l'officier qui la prend. L'Allemand allume un cigare et se met en devoir de rendre en remerciement, la cigarette à son propriétaire. Celui-ci lève son chapeau et froidement:

« Merci, monsieur, je ne fume plus. L'officier interloqué reste un instant, le cigare à la bouche, la cigarette aux doigts, puis se décide à la laisser tomber. Cent mètres plus loin, il descend du tramway, rouge d'une colère rentrée, mais à laquelle il n'a point osé donner libre cours.

Auvers, la ville est assez animée puisque personne ne travaille. Dans les grands cafés, il y a plus de monde qu'en ne pourrait croire. Au Weber, des officiers allemands, mais aucun consommateur belge.

A huit heures, fermeture des magasins et calme général, sauf dans les cafés qui restent ouverts, malgré la consigne.

Les soldats allemands cherchent, sans succès, à faire des avances à la population. Hors de la ville, les sentinelles saluent les passants à quatre pas de distance. Leur service est dur, car on les laisse quelquefois de garde pendant trente-six heures de suite.

Ce sont des landsturms, qui doivent ser-

vir à la place de leur fils déserteur; il y en a qui sont âgés de soixante-cinq ans. Presque tous les soldats se disent Alsaciens ou Bavarrois.

Il faut être très attentif à ce qu'on dit. Beaucoup d'Anversois en ont fait l'expérience. Un commerçant de la place de Meir, M. Ruyschaers, apprenant la mort de son fils au front, s'écrit dans son magasin: « Ah ! les misérables ! »

Une demi-heure plus tard, il était arrêté ! La ville est remplie d'espions et d'agents provocateurs qui recherchent les confidences pour trahir leurs naifs interlocuteurs.

Le Duc de Brabant incorporé

Le Duc de Brabant, prince héritier de Belgique, qui n'est âgé que de quatorze ans, vient d'être incorporé dans le régiment de la Reine que le Roi Albert a passé en revue dimanche.



